

PIEDS NUS DANS LA NUIT

Marjolaine Jarry
ROMAN



Extrait de la publication



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

pieds nus dans la nuit

Marjolaine Jarry

Roman

Illustration de couverture


d'Agathe Demois



**EDITIONS
THIERRY
MAGNIER**

Au lycée, ces quatre-là forment une bande d'inséparables. Louise et Tom s'aiment, Claire et Baptiste aussi. Ensemble, ils font des rêves d'avenir. Ensemble, ils croient pouvoir tout affronter. Jusqu'au jour où Claire, happée par son mal-être, est hospitalisée. Louise, elle, se bat. Pour que ses amis restent soudés, pour que rien ne change. Mais les forteresses les plus solides peuvent s'écrouler et vous laisser seule face au vaste monde. Il faudra à Louise beaucoup de courage et pas mal d'imagination pour faire la paix avec ses souvenirs et laisser une chance à demain.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

 Avec le soutien du CNL.

**pieds nus
dans la nuit**

À mes amis.

Partie 1

Se souvenir

1

« 29... 30... 31... » Ça fait plus d'une minute trente qu'elle est là-dessous. Le prof compte à voix haute, le chronomètre au creux de la main. Les chiffres cognent contre le carrelage et contre mon cœur qui s'accroche au décompte. Toute la classe est là, au bord du bassin, cheveux mouillés, jambes pâles qui grelottent, regards fixés sur la silhouette au fond de l'eau, le maillot gris foncé, les bras blancs tendus droit devant, la queue-de-cheval qui s'est échappée du bonnet et fait une traîne sombre dans le dos de Claire. En cinq brasses, elle a déjà avalé une longueur. Elle file sous l'eau et moi je la regarde, recroquevillée de froid pendant qu'elle s'étire de tout son long pour atteindre le mur du bout des doigts. Elle le touche et repart dans l'autre sens, après avoir pirouetté sur elle-même comme un dauphin joueur. « 43... 44... 45... » Le prof a du mal à y croire, il garde un œil sur les bâtonnets des chiffres qui s'affichent sur l'écran de son chrono, l'autre sur Claire. Les cris des enfants dans le

petit bassin se réverbèrent autour de notre bulle de silence. « 46... » Remonte. Remonte. « 47... » Il y a tellement d'eau au-dessus de toi, toute cette masse transparente qui te sépare de nous. Remonte. Ses poumons brûlent, j'ai du mal à respirer. Remonte. Remonte. Remonte. Là où elle ne nous entend ni ne nous voit, Claire prend une impulsion et fend le mur d'eau, dressée comme une flèche. Sa tête crève la surface, le silence éclate. Le prof se rue vers la perche, mais d'une poussée crawlée, elle est déjà à nos pieds. Elle se hisse sur la margelle et reste là, appuyée sur les avant-bras. Le prof s'accroupit au bord : « Reprends ton souffle... Ça va ? » Elle acquiesce : « Alors ? – 1'47. » Claire sourit avec satisfaction. Elle tire sur son bonnet, renverse la tête dans l'eau pour lisser ses longs cheveux noirs en arrière et moi, je respire.

2

Lequel ai-je aimé en premier ? Tom ou Claire ? Claire ou Tom ? C'est à Claire que j'ai d'abord parlé, le jour de la rentrée de cinquième. Quand je suis entrée dans la classe et qu'il a fallu choisir une place, j'ai doublé les deux filles devant moi pour m'asseoir à côté des longs cheveux noirs de Claire. Elle ne les avait pas coupés depuis le CM1, on avait envie de les toucher, surtout quand elle se penchait pour écrire dans son cahier de textes et qu'elle disparaissait sous leur voûte sombre et brillante. C'était la seule chose qui m'attirait dans ce décor de rentrée : tableau, estrade, tables rayées par les coups de cutter, troupes d'élèves, voix de profs qui font l'appel et qui martèlent : « Il va falloir s'accrocher et penser à votre orientation dès maintenant. » Cela ressemblait à mon ancien collège sauf qu'ici, je ne connaissais personne. Ma mère avait décidé de me changer d'établissement parce que c'était plus près de notre nouvel appartement. Le nouvel appartement est plus petit que l'ancien. On a pris un chat, tout noir avec des yeux

jaunes presque fluo, baptisé « Chat-noir » (avec un trait d'union parce que j'aime bien les prénoms composés). J'en voulais un depuis des années, j'avais fini par obtenir gain de cause parce que mon père avait abandonné le domicile familial, comme disent les juges et les avocats, l'été d'avant. Lui a les yeux marron-vert si je me souviens bien... Je le vois un week-end sur deux, quand il peut. Quand il ne peut pas, il m'appelle : « Louise ? C'est papa. Je ne vais pas pouvoir, tu comprends ? T'es grande maintenant... »

Le jour de la rentrée, ma mère m'avait déposée en avance, c'était plus pratique pour son travail : « T'es grande maintenant. » Sur le trajet, on avait écouté la radio tout du long, sans parler. J'aurais voulu qu'on continue de rouler, qu'on n'arrive jamais, que cette journée ne commence pas. J'aurais voulu rester là, à regarder la course des gouttes de pluie qui s'écrasaient sur la vitre en longs filaments, la ceinture de sécurité en travers de mon cœur. Ma mère s'était garée en double file devant le collègue : « Descends vite, je n'ai pas le droit de rester là. »

Tom aussi, je l'avais repéré depuis le début, comme Claire. Impossible de ne pas le voir. Il était le seul à connaître tout le monde, à serrer la main du concierge – « Bonjour, chef » – et à bavarder avec les grands à l'interclasse. J'étais muette, tétanisée par la foule hurlante qui se ruait dans les couloirs à chaque sonnerie, agrippée

au plan du collège pour essayer de trouver le prochain cours dans le dédale des salles. Lui, on aurait dit qu'il était l'organisateur d'une fête géante et qu'il avait à cœur que chacun s'y sente bien : « Salut ! Comment tu t'appelles ? On se voit au cours d'histoire... » Un petit minet qui se la jouait. Ridicule avec ses cheveux imbibés de gel et son sweat à capuche. Trop souriant, trop à l'aise, trop cool. J'ai passé les deux premières semaines à l'éviter autant que je pouvais. Pas vraiment un exploit, je ne devais même pas entrer dans son champ de vision. Je n'avais pas le profil : pas super bien foutue, pas le bon blouson en cuir, pas cool. La première fois qu'il m'a parlé, j'étais en train de regarder les autres dans la cour depuis la galerie du premier étage, penchée par-dessus la rambarde en fer, en essayant de ne pas penser à l'heure de la cantine qui approchait : je détestais errer dans le réfectoire avec ce plateau sur les bras et la sensation, visqueuse comme les betteraves du jeudi, que tout le monde me regardait.

« On dirait Blanche-Neige. » J'ai tourné la tête : « Quoi ? » Le super-minet du collège était juste à côté de moi, nonchalamment appuyé contre la même rambarde en fer et il devenait de plus en plus plausible qu'il m'ait adressé la parole, étant donné qu'on était seuls à l'étage – tous les autres étaient déjà aux portes du self, trépignant d'impatience à l'idée de remplir leurs

assiettes de steaks hachés mal dégelés. Tom a répété en désignant Claire : « Elle, là-bas, on dirait Blanche-Neige. » Je n'avais même pas vu qu'« elle » était là, au fond de la cour, enveloppée dans la cape de ses cheveux noirs, la peau pâle et les lèvres carmin. C'est à cet instant-là, je crois, que je me suis mise à les aimer tous les deux, elle qui venait d'un conte et lui qui avait su le voir.

« C'est qui ta meilleure amie ? » J'ai toujours trouvé cette question inepte. Comme « C'est qui ton amoureux ? » ou « C'est quoi ta moyenne en maths ? ». Au collège, il faut avoir une meilleure amie comme il faut avoir la dernière paire de baskets sur coussins d'air. En sixième, les filles de ma classe avaient chacune leur meilleure amie attitrée dont elles changeaient éventuellement en cours d'année. Ou alors, elles établissaient des classements : « Elle, c'est ma deuxième meilleure amie. » Moi, j'avais des copains et des copines, cela m'allait très bien, je ne cherchais pas de meilleure amie. Je n'en avais pas besoin, j'aimais bien mes vieilles Converse. Et puis, Claire est apparue. C'était la personne la plus différente et la plus proche de moi, comme si je m'étais réveillée un matin en parlant couramment une langue étrangère. Claire nageait comme une sirène et je la regardais, avec fascination et un peu d'inquiétude, battre des records d'apnée quand moi, je buvais la tasse à

chaque brasse. Claire s'habillait comme dans un film anglais du XIX^e siècle avec des chemises en dentelle qu'elle dénichait dans des friperies, moi, j'enfilais tous les matins le même uniforme : jean, T-shirt noir, Converse. La seule chose que je pouvais apprendre à Claire, c'était à tenir un crayon : j'avais les meilleures notes de la classe en arts plastiques ; elle, penchait pour un rhinocéros infirme quand elle dessinait un chien. Parfois, l'espace d'un instant, je la croyais quand elle disait que je deviendrais artiste. Être amie avec Claire, c'était devenir moi en mieux. On n'en revenait pas d'avoir eu la chance de s'être trouvées. Là, à Beaumont. Difficile de croire que dans un décor aussi banal, on pouvait vivre une amitié magique avec une créature de conte de fées. Souvent Claire me disait : « Tu te rends compte : on aurait pu naître à des milliers de kilomètres l'une de l'autre... ou à quelques mètres mais sans jamais se connaître. Tu connais ta voisine du deuxième étage, toi ? Non, tu vois... On aurait pu ne pas aller au même collège, on aurait pu ne jamais se parler... » On pensait à toutes les fois où on avait dû se croiser, quand on ne se connaissait pas encore : au centre commercial, au cinéma de la vieille ville, au square du carrefour Hugo où je l'avais peut-être assommée avec mon râteau – à quatre ans, je massacrais autrui avec entrain et mes cousins m'appelaient Godzilla.

Claire et moi, on parlait sans s'arrêter et on pouvait mener trois conversations à la fois. On savait toujours où on en était, on sautait d'une piste à l'autre et on raccordait les fils de nos pensées en un instant, avec la sensation de descendre à toute vitesse un slalom où chaque virage était un éclat de rire ou une révélation – « C'est génial, je n'y avais jamais pensé ! C'est exactement ça... » Les mots de l'une disaient la pensée de l'autre, et réciproquement. « Vous allez vous faire une entorse à la langue ! » râlait la prof de gym quand on rentrait de la piscine. On ne voyait plus rien, ni les arbres nus en hiver, ni les voitures qui nous klaxonnaient. Les yeux rougis par le chlore, les cheveux mouillés sous les bonnets, on partageait un Kit Kat, emballage rouge et argent, gaufrettes de chocolat craquantes cassées en deux. Je ne pensais plus à mes parents. Je ne pensais plus au visage de ma mère gribouillé de larmes pendant que je mettais le couvert, la fourchette à gauche, le couteau à droite, deux assiettes et pas trois, arrête de chialer, par pitié. Je ne pensais plus à l'air soulagé de mon père quand il me raccompagnait le dimanche soir, comme s'il avait coché sa case et que la vie normale allait pouvoir reprendre son cours : tu pourrais pas chialer un peu, par pitié ?

Avec Claire, je n'étais jamais seule. Après le premier jour où je m'étais assise à côté du paravent sombre de ses cheveux, il y avait eu le

premier exposé qu'on avait fait toutes les deux : le prof avait insisté sur l'importance de travailler en groupe. Claire et moi, on avait constitué le plus petit groupe possible – elle et moi. On s'était retrouvées un mercredi après-midi, chez elle. Sa mère nous avait préparé un goûter avec de la brioche et du chocolat chaud, on s'était enfermées dans sa chambre et on avait parlé tout l'après-midi. Ma mère à moi n'est jamais là. Depuis que mon père est parti, elle travaille à plein temps. Elle « assure », comme elle dit au téléphone. « Oh tu sais, il faut assurer le quotidien », « Ça va, j'assume ». À moi, elle dit : « Louise, tu ne vois pas que je suis obligée d'assurer ? »

Cet après-midi-là, chez Claire, l'après-midi de l'exposé, c'était un 14 septembre. Depuis, c'est devenu la date officielle de notre anniversaire d'amitié. Le jour où Tom a découvert ça, il s'est moqué de nous : « Comme c'est mignon... » Mais l'année dernière, quelques jours après la rentrée de première, le 14 septembre, il a sonné chez Claire où je passais l'après-midi. Dans l'obscurité du palier, on ne voyait qu'une rangée de petites flammes. Quand on a allumé la lumière, on a vu Tom et Baptiste qui portaient, avec la solennité de maîtres d'hôtel trois étoiles, une viennoise au chocolat plantée de bougies – quatre bougies pour nos quatre ans d'amitié.

L'année dernière, Baptiste était encore le garçon qui aimait Claire et qu'elle aimait, le meilleur

ami de Tom et le mien aussi. Il est arrivé dans notre classe en troisième. « Alors ça y est, vous avez trouvé votre d'Artagnan ! » nous avait lancé M. Châtaignier, le prof de français, un jour où il nous avait croisés devant le lycée. On était devenus inséparables, tous les quatre : Claire, Tom, Baptiste et moi.

3

« À droite, vous prenez le sentier des bergers... » On y est. La fine trace beige grimpe sous les noisetiers jusqu'aux restes d'un village fantôme – « Vous allez jusqu'à Pierretet et là vous attrapez le GR. Il y a encore trois kilomètres jusqu'à Montereau », a dit le patron du café. Là-haut, on dirait un temple khmer perdu dans la jungle, murs écroulés dans la glycine et le lierre, pierres emmêlées avec le végétal, pays de bourdons, fourmis et sauterelles. On avance en file indienne dans l'odeur des feuilles sèches et l'été qui s'étire avec confiance, loin des cartables et des manteaux qui ont déjà rappliqué dans les vitrines du centre commercial, à Beaumont. Tom marche devant, je le regarde poser un pied solide sur un gros caillou blanc, écarter pour moi le rideau de ronces, chercher sur les troncs la marque rouge et blanc du GR, et je l'aime, là, au moment où il s'en doute le moins. Sous la voûte des arbres, au pied du ruisseau, au creux du chemin, je l'aime. La tante de Baptiste nous a prêté sa maison de vacances

pour une semaine, une petite maison avec un grand jardin, avait dit Baptiste. Ce n'est pas un jardin, c'est l'infini en pente douce. Il n'y a pas de clôture, juste un muret affaissé, sous le parfum du chèvrefeuille. Sans voiture, il faut deux heures de marche depuis la gare, par le sentier des bergers. Les parents ne savaient pas comment nous occuper à une semaine de la rentrée de première, ils ont accepté de nous laisser partir. Nos premières vacances ensemble, sans adulte. En arrivant, on s'est arrêtés au village acheter des merguez à griller et des pommes de terre à envelopper dans du papier aluminium et à poser sur la braise du barbecue. On marche vite, les garçons ont empilé les provisions sur le haut de leurs sacs.

Ce matin-là, j'avais mis mon réveil à 5 h 30, mes affaires étaient prêtes, je me suis glissée dehors le plus vite possible pendant que ma mère criait de son lit : « Faites attention, fermez bien le gaz, tu as pris ton chargeur de portable que je puisse t'appeler ? » Dehors, le ciel était pâle et les rues désertes. Quand on s'est retrouvées, avec Claire, sur le quai du train pour Paris, on a sauté de joie, avec nos sacs à dos qui brinquebalaient sur nos épaules. « Mais vous allez arrêter, les Marsupilami ? a grogné Tom. Comptez pas sur moi pour vous porter quand vous ne pourrez plus avancer ! – Mais oui... On en reparlera quand tu nous supplieras à genoux de t'attendre ! »

J'aime la gare de Lyon, les lettres en bâtons qui annoncent notre destination : MONTÉ-LIMAR, le café au wagon-restaurant, le gris qui défile par la fenêtre avant de fondre au soleil. On est là, ensemble, tous les quatre, conscients que c'est un peu miraculeux, comme si une brèche s'était ouverte dans le réel et qu'on s'était engouffrés dedans. On passe cinq jours comme ça. À faire griller des saucisses et à dormir dehors, à la belle étoile. Dans les histoires pour enfants, il y a toujours un moment où les héros, surpris par la nuit, doivent dormir à la belle étoile. J'en rêvais depuis toujours de ces mots-là : « *Mon auberge était à la Grande Ourse / Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.* » Les vers passent dans ma tête, le vent chaud sous mon T-shirt : « *Je tirais les élastiques / De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur.* »

On passe des heures dans nos chaises longues, près du muret au chèvrefeuille. Avec Claire, on s'installe là avec des magazines, des bouquins et des abricots jusqu'à ce que Tom et Baptiste viennent nous attaquer, armés de bouteilles d'eau. On se poursuit dans le jardin, l'un d'entre nous s'empare du tuyau d'arrosage, un autre demande grâce, trempé, à terre, secoué par un fou rire inextinguible. Le reste du temps, je les regarde. À les voir réunis là, sur ces quelques arpents en fleurs, loin de tout, leur beauté me saute aux yeux. Leur beauté au réveil, emmêlée

de sommeil, longues jambes bronzées qui se déplient du sac de couchage. Leurs beautés mélangées, Claire et Baptiste, Baptiste et Tom, Tom et Claire. Je les prends en photo : le jupon blanc de Claire, son chapeau de paille hérissé, ses cheveux noirs, le bras de Baptiste autour de sa taille, le regard de Tom, barré par sa cicatrice, droit dans l'objectif.

À l'heure du déjeuner, on part en vélo. On pédale côte à côte, Claire et moi, devant les garçons. On descend jusqu'à la rivière, on passe à l'ombre des chênes-lièges, c'est le « tunnel du froid » – « Un, deux, trois, tunnel du froid ! » lance Claire. Les poils de mes bras se hérissent. On se tient la main en pédalant, on rit en se rappelant le jour où on avait entendu le prof de maths dire à un autre : « Mais comment fais-tu pour les reconnaître, les deux siamoises du troisième rang ? » Je laisse passer Claire devant, dans le chemin qui rétrécit. Elle a piqué ses cheveux en chignon avec un pinceau. Les vélos tressautent sur les bosses du chemin, dans la poussière. « Camel Trophy ! » hurle Tom en nous rattrapant. Dès que je suis avec Claire, c'est comme si on avait neuf ou dix ans, même si on en a seize et qu'on passe le bac français à la fin de l'année. Je me dis qu'à soixante ans, on se retrouvera encore pour discuter en haut d'une cage à poules, la tête en bas. On s'arrête au bout du chemin. Il faut traverser le torrent

sur une planche en bois vacillante, les sacs de pique-nique à la main, en essayant de ne pas glisser. On remonte sur l'autre rive pendant quelques centaines de mètres jusqu'à notre coin secret, le « jacuzzi ». On l'a découvert le troisième jour, c'est une piscine naturelle, profonde, sous un torrent qui déboule en cascade. On reste des heures dans l'eau. Quand on commence à avoir froid, on se hisse sur les rochers pour se coller à plat ventre contre la pierre lisse et brûlante. On part cueillir des mûres dans les buissons alentour. On a les mains violettes au moment de déverser notre cueillette sur le crâne d'un gros caillou blanc.

Pour le ravitaillement, il faut aller au village, on traverse des prairies séchées par le soleil, couvertes de minuscules coquilles blanches d'escargots, qu'on appelle « les prairies des fées ». Après les courses, on s'arrête au bar de la place, en terrasse. Le patron nous demande : « Ce sera quoi, les pitchouns ? ». Le soir se pose sur nos bras nus, les coups de soleil se réveillent sur nos joues. On fait un baby-foot. Je suis dans l'équipe de Baptiste, on fait rouler les poignées sous nos paumes et on improvise une danse de la victoire pour déstabiliser l'adversaire. On rentre chez nous, les provisions sur le dos, les pieds poussiéreux sur le chemin qui plonge vers la maison. La nuit, on se blottit par deux dans nos sacs de couchage pour regarder les étoiles filantes.

La tête au creux de Tom, je regarde le ciel. Au planétarium de New York, ils disent que les étoiles et les os humains sont faits du même calcium, je pense à la clavicule de Tom, morceau d'étoile sous mon oreille, je pense aux étoiles qui vivent plus longtemps que nous.

Il y en avait des tonnes, cet été-là, et je faisais toujours le même vœu : que rien ne change.

J'écrase les bogues de marrons sous mes pieds. Mon sac est trop lourd. J'ai mal à la gorge quand j'avale ma salive. Les accélérations stridentes des scooters sur l'avenue me font crisser des dents. Je déteste aller à la piscine. Marcher toute seule sous les platanes détremvés, me changer dans les vestiaires qui puent l'eau de javel. L'écran de mon portable, que j'active toutes les cinq minutes par réflexe, indique qu'il est 14 h 12 et que nous sommes le vendredi 20 février 2012. Derrière ces données qui m'indiffèrent, il y a un bout de soleil couchant et un muret affaissé. C'est Montereau, ma photo de fond d'écran que je me refuse à changer. Je déteste chaque minute de cette journée, je voudrais qu'il fasse nuit, là tout de suite, ne plus voir le ciel, ni les gens, ni la rue, ni moi. Je passe mes journées à attendre que la nuit éteigne enfin le réel. Je déteste les enfants de l'école primaire que je croise en chemin et qui courent en se donnant la main deux par deux. Je déteste les vieilles avec leurs pochons transparents sur leurs

crânes déplumés. Je déteste ces hommes et ces femmes qui reviennent de leur pause déjeuner d'un pas pressé, avec la détermination de ceux qui savent très bien que faire de leur journée. Je déteste ce trajet. Avant, je ne voyais rien, je n'aurais même pas pu dire la couleur du gravier, je ne faisais que parler avec Claire. J'ai mal au ventre. Claire ne m'attend pas au coin comme d'habitude. Claire ne m'attend pas non plus dans les vestiaires. Claire a choisi d'autres fonds sous-marins où on ne risque pas de venir la chercher. Claire est en apnée quelque part, dans un monde où elle se fout de savoir comment je vais, comment je fais. Je serre les dents, j'ai les mâchoires qui vont exploser si ça continue. Au passage piéton, devant, je reconnais le blouson de Tom sur le dos de Tom et le sac de Tom sur l'épaule de Tom. Un crochet dans le ventre. Tom. Un uppercut. Tom. Un coup de latte. Tom, Tom, Tom... Je fais semblant de chercher un truc dans mon sac pour ne pas le rattraper. Le feu passe au rouge. Je continue à chercher ce truc que j'ai perdu pour toujours.

Quand est-ce que ça a commencé? Je ne sais plus. J'ai toujours été nulle avec les dates. À part notre anniversaire d'amitié, le 14 septembre 2007, j'ai toujours été incapable de mémoriser une frise chronologique. Mon père dit : « C'était quand j'ai rencontré, ta mère, en 1987. »

Ma grand-mère aussi racontait toute sa vie en dates : « D'abord on était dans la maison de ton grand-père de 40 à 52, puis dans celle de ma mère de 53 à 60. Quand j'étais au cours préparatoire, en 1943... Quand j'ai pris mon premier poste en 1958... » Moi, j'ai toujours un doute avant d'écrire la date en haut de mes copies, les chiffres se mélangent, 2010/2011/2012... 1990/1991/1992... Janvier ou mars? Avril ou mai? Pour Claire, je ne sais pas exactement quand ça a commencé – mais est-ce que ça a vraiment « commencé » un jour ou est-ce que c'était déjà là depuis longtemps? Est-ce qu'on peut dire qu'il y a eu « un avant et un après » ou est-ce que les choses ont bougé millimètre par millimètre comme les plaques tectoniques sous nos vies de fourmis jusqu'à créer ce tremblement de terre qui m'avait d'abord électrisée avant de me laisser hagarde, plantée là, au milieu des décombres de notre histoire. Ce que je sais, c'est que Claire était déjà un peu lointaine avant l'été et qu'après, plus rien n'a été pareil. La tante de Baptiste ne pouvait pas nous prêter la maison de Montereau. De toute façon, Claire était inscrite pour un *summer camp* quelque part au fin fond du Wyoming, afin qu'elle soit « au niveau, en anglais, pour la terminale et qu'elle aborde sereinement l'épreuve du baccalauréat », comme avait expliqué sa mère qui faisait toujours tout bien. Quand je l'ai enfin retrouvée, quelques

jours avant les cours, j'ai couru jusqu'à elle. Elle m'a fait la bise comme si on s'était vues la veille, en gardant les mains enfoncées dans les poches de son jean. J'ai eu l'impression de plonger la tête la première dans une piscine sans eau.

Je me souviens aussi du jour où je l'ai vue au vestiaire. C'était après ce contrôle de maths où j'avais eu 2 – « Relativisons : ce ne sont que quatre points de moins que d'habitude », m'avait annoncé la prof de maths avec un sourire sadique, en me tendant ma copie. C'était avant que Claire ne quitte le lycée. C'était la première séance de piscine de l'année et le prof parlait déjà du bac et des points qu'on pourrait gagner en sport si on s'abstenait de sécher. Je ne sais pas pourquoi, cette fois-là, j'ai vu. Le corps de Claire. Les omoplates qui sortaient de son dos, longues et pointues, comme des équerres. J'ai pensé : « Elle a des nageoires qui poussent », comme dans ce film que j'avais vu avec mes parents. C'était en 2001. Non, 2003. En tout cas, c'était quand mon père habitait encore avec nous et qu'on allait au cinéma le dimanche après-midi, tous les trois, voir des vieux films. Ça s'appelait *Splash*, c'était l'histoire d'une femme-sirène. J'ai regardé encore le corps de Claire. Les côtes de Claire, qui saillaient sous la peau, juste au-dessus de la poitrine, et les deux petites bosses devant, au niveau des hanches,

les crêtes iliaques. Voilà, Claire était en train de muter en poisson, avec des nageoires et des arêtes qui lui poussaient de partout. Bientôt, elle ne dirait plus un mot. Normal, pour un poisson.

5

Le train pour Chevaleret est attendu quai numéro 4. Avec Baptiste, on monte dans le premier wagon, il fait trop froid pour aller plus loin. On s'installe face à face sur une banquette. J'ai mon écharpe remontée jusque sous les yeux, la laine colle à mes lèvres gercées. Un moustachu en combinaison lycra intégrale suspend son vélo aux crochets, une vieille dame installe son yorkshire sur ses genoux, des collégiens montent à Saint-Rémy. Les filles se mettent d'un côté, les garçons de l'autre. Ils se poussent, échangent un paquet de gâteaux, parlent des profs. Trois arrêts plus loin, la sonnerie retentit, une fille lance l'alerte : « Merde, c'est là ! » Ils se ruent vers les portes qui se ferment, sautent sur le quai en riant. Ils n'ont pas vu passer le trajet. Je me demande combien d'après-midi, combien de jours ont passé à cette vitesse, sans que je puisse me souvenir de ce temps dévoré, avalé d'une traite : une course dans les couloirs, un fou rire en cours d'histoire, les marronniers en fleur, le pique-nique de fin d'année. Tom, Baptiste,

Claire et moi, de septembre jusqu'au printemps, année après année, sans rien voir du monde autour. Maintenant, il n'y a plus que moi et le vaste monde, comme on dit dans les contes. Vaste et vide. Le bitume du quai, le blanc du ciel, la vieille et son yorkshire. Le réel me colle aux pieds. « Mais quand est-ce que tu auras les pieds sur Terre ? » me demande ma mère. Là, maman, là, j'ai les deux pieds dedans, jusqu'aux genoux. Je regarde les strapontins verts avec leurs petits éclairs violets, les poteaux électriques par la fenêtre, la poignée rouge du signal d'alarme. En cas d'urgence, tirez la poignée. Mais quelle urgence ? Il ne se passe rien, je ne sens rien. Je voudrais juste ne pas arriver, rester là, immobile dans le monde qui défile. Je voudrais juste ne pas avoir à descendre du train, ne pas avoir à monter l'escalier de la passerelle dans le vent qui souffle, ne pas attendre le feu rouge devant le rideau de fer du bar-tabac, ne pas voir les sapins gris, ni le rond-point ni les spectres de géraniums empaquetés dans les sacs anti-gel, ne pas passer les portes automatiques de la clinique, ne pas marcher jusqu'à l'accueil, ne pas appuyer sur le bouton de l'ascenseur.

Le mercredi, on va voir Claire à la clinique Chevaleret. Ce jour-là, je mets une casquette noire. La visière me protège de l'extérieur et rétrécit mon champ de vision, je me concentre

sur mes pieds, je ne veux plus voir le monde en entier.

La première fois, on ne connaissait pas le trajet, c'était l'expédition. Il y avait quelque chose d'un peu grisant à marcher ensemble vers Claire, à courir la retrouver, elle nous avait manqué, elle avait besoin de nous, on le savait, on se pressait sur la passerelle, inquiets et aimants. « On va voir Claire, demain, à la clinique. » Ma mère n'avait rien dit, pas de comptes à rendre. Les emmerdes vous donnent une liberté d'adulte. Ce mercredi-là, le premier, on est sortis de la clinique dans la nuit déjà tombée, on est entrés dans le bar-tabac, je me suis glissée sur la banquette avec Tom et Baptiste en face de moi, on a commandé des cafés. On est restés là deux heures ou trois, sans pouvoir se quitter, il avait déjà fallu quitter Claire, la laisser seule dans le blanc derrière nous, on ne pouvait plus. On avait la tête qui tournait, on n'arrêtait pas de parler, on se sentait perdus et forts à la fois dans ce bout de lumière au milieu de la nuit, on s'accrochait à la table en plastique comme à un radeau, on tenait bon, attachés les uns aux autres face à la vague de questions qui se dressait devant nous.

C'était sa mère qui avait pris la décision de faire entrer Claire à la clinique, à peine deux semaines après la rentrée, sur les conseils de son psy. Je savais que Claire était allée voir

« quelqu'un » avant l'été, j'attendais que les choses rentrent dans l'ordre, que Claire reprenne du poids, qu'elle retrouve la parole et que tout redevienne comme avant. J'étais prête à attendre longtemps, j'ai toujours trouvé que la patience était une belle qualité, celle qui permet de voir des animaux en forêt, quand on attend sans bruit à la lisière de la clairière. Au début, on campait là, au poste-frontière de notre amour pour Claire. On ne se l'était pas dit mais on avait eu tellement peur de cet instant où on serait devant elle, tellement peur de la revoir – j'avais essayé de me préparer mais je n'avais pas imaginé que ses yeux seraient globuleux (plus poissonne de jour en jour), et que ses oreilles auraient l'air trop grandes pour l'ovale minuscule de son visage, comme une tête réduite de Jivaro. La première fois qu'on y était allés, on en était revenus avec le sentiment grisant de ceux qui rentrent du front. On ne savait pas encore que c'était la nuit qui nous protégeait et qu'au matin plus rien ne serait pareil.

01 33 56 73 45. Je connais par cœur le numéro d'appel de SOS-Tabac. Et aussi celui du planning familial : 01 23 46 57 89. Je voudrais ne pas voir, une fois de plus, la moisissure sur les billes d'argile au pied des plantes vertes, les prospectus sur la table basse, la bordure rose à l'angle du couloir, dans l'encadrement de la porte. Assis à côté de moi, Baptiste ne dit

rien, sa jambe droite bat sans s'arrêter. On n'est plus que tous les deux à venir voir Claire maintenant. Je n'ai pas le courage de sortir les cours de mon sac que je serre contre moi. Il y a contrôle d'histoire demain, mais je sais déjà que je ne vais pas réviser : je me fous du passé comme de mon avenir. Je regarde le mur. La peinture s'est écaillée, ça fait une tache sombre, grande comme la main, qui vibre un peu quand je la fixe. J'essaye de penser à Claire, mais rien ne vient. Je n'ai pas envie de parler, pas envie de pleurer, pas envie de voir Tom... Je rentre dans la tache, pour ne rien voir autour, pour ne pas penser à la jambe de Baptiste qui bat. Ça m'énerve, j'ai envie de le secouer, qu'il dise enfin quelque chose. Le pas pressé de l'infirmière se rapproche : « C'est vous pour mademoiselle Tautard ? » Quand on se lève, j'entends craquer le genou de Baptiste.

Elle ne bouge pas d'un cil. À chaque fois, c'est pareil. On entre dans la chambre et rien ne se passe, elle ne vient pas vers nous, elle ne sourit pas, elle ne parle pas. Son visage est une somme de traits noirs et furieux, comme un idéogramme chinois indéchiffrable. La barre des sourcils, le nez, la bouche fermée. Soit Claire ne décolère pas depuis des semaines, soit c'est à nous qu'elle réserve cet accueil. Je sens mes mains au bout de mes bras ballants, mes pieds au bout de mes jambes qui ne peuvent décider

s'il faut s'asseoir ou partir en courant, tous ces membres qui sortent de moi et qui ne servent à rien, comme autant de tentacules inutiles. « Tu veux aller dehors ? » demande Baptiste. Claire consent un haussement d'épaules. Baptiste dit : « On y va. » Il sort de la chambre, elle le suit, je me colle contre le mur pour la laisser passer. Elle me frôle sans me jeter un regard. On avance dans le couloir bordé de liserés roses, on croise une fille aux cheveux courts accrochée à une perfusion, on passe devant le bureau des infirmières qui boivent leur café en écoutant la radio. Je sens, dans mon dos, leurs regards qui nous suivent, ça me colle, j'ai honte. Honte de notre silence et du couinement imbécile de nos baskets sur le lino. Ce n'est pas nous, ça n'a rien à voir avec nous.

6

« Il est où, Tom ? » Pourquoi est-ce que tout le monde me pose la question à moi ? J'en sais rien. D'ailleurs, je m'en fous. Tom, Tom, Tom. Arrêtez de me parler de Tom. « Mais vous étiez inséparables », dit Élise, la surveillante la plus sympa du lycée. Je ne sais pas quoi dire. Je n'avais jamais imaginé parler de nous au passé, j'ai dû tomber dans un gouffre temporel en chemin.

Baptiste avait déjà déménagé trois fois quand il est arrivé à Beaumont, en troisième. Il n'avait pas l'air intimidé, il avait l'habitude d'être le nouveau. Il ne cherchait pas d'amis, il avait l'habitude de les perdre. Il était toujours tiré à quatre épingles avec des polos à manches longues un peu rêches. C'est au foot que Tom et Baptiste sont devenus amis, parce qu'ils dribblaient aussi bien l'un que l'autre et qu'avec eux, les matchs tournaient au face-à-face, le ballon emprisonné dans leurs pieds. On s'est retrouvés à traîner de plus en plus souvent tous les quatre, après les cours, perchés sur les rambardeuses devant le lycée ou installés en tailleur sur la margelle devant le supermarché. Un samedi où on avait décidé d'aller au cinéma, on s'est donné rendez-vous sur le quai du RER. J'ai laissé Claire pour aller m'acheter une canette et c'est là que j'ai vu Baptiste arriver dans son dos. Il s'est approché sans faire de bruit jusqu'à se tenir juste derrière elle. Je l'ai vu poser ses mains sur les yeux de Claire et

murmurer quelque chose à son oreille. Je les ai vus tomber amoureux.

Cette année-là, la fête de Caroline Revel était programmée juste avant les vacances de Noël. Je m'en souviens parce que j'avais dormi chez Claire et que la résidence était couverte de neige le matin. On ne voyait plus le crépi saumon ni les cheminées grises. L'espace de quelques heures, c'était blanc et beau. On avait passé l'après-midi à se préparer avec Claire. On était allées acheter du maquillage au centre commercial avant de rentrer goûter chez elle. Elle avait mis un T-shirt blanc, une jupe plissée noire et des ballerines avec un liseré doré. J'avais gardé mon jean et Claire m'avait prêté un haut à paillettes sans manches. Il était trop court, on voyait mes cuisses de centurion et ces fesses qui me faisaient croire à la réincarnation : j'avais dû être cheval de trait dans une vie antérieure. Je ne pouvais pas m'arrêter de les regarder dans le miroir de l'entrée, en me demandant s'il était envisageable de passer la soirée sans jamais tourner le dos à qui que ce soit. « Stop ! » avait dit Claire. « Arrête, t'es belle. C'est moi qui ai la trouille. » Baptiste serait là. Baptiste, qui n'arrêtait pas de parler de Claire à Tom et Tom qui me faisait jurer de ne rien dire à Claire. Baptiste qui avait posé ses mains sur les yeux de Claire sous mes yeux à moi. J'ai dit : « Y aura Tom aussi... – C'est pas pareil : Tom et toi, on sait que c'est pour la vie »,

avait répondu Claire. On était assises côte à côte sur le matelas de la mezzanine, entourées par ses vieux posters : un dauphin délavé qui bondissait au-dessus de la mer et une photo en noir et blanc d'Arthur Rimbaud, yeux translucides, regard fugueur, presque trop beau pour être vrai. Quand on était en cinquième, le mercredi après-midi, avec Claire, on s'installait sur sa mezzanine et on n'en descendait plus. On tapisait le lit de coussins et d'oreillers, on s'enfouissait sous la couette, on mettait la musique à fond et on restait des heures à feuilleter des magazines et à manger des chocolats de Noël qu'on recrachait en poussant des cris de dégoût quand on tombait sur ceux à l'alcool de cerise : « Aaah... Mon Chéri!! » La mère de Claire passait la tête dans l'ouverture de la porte pour « contempler le radeau des méduses », disait-elle. Là, pendant quelques secondes, même si je savais bien qu'on était trop grandes maintenant, même si je savais bien qu'il fallait partir – j'entendais la mère de Claire nous appeler depuis l'entrée : « Les filles... On y va ? » –, j'aurais voulu rester sur le radeau des méduses, le radeau qui n'allait nulle part, le radeau rien que pour nous deux qui nous protégeait des eaux sombres et profondes à nos pieds.

On est arrivées chez Caroline le cœur battant. Claire était si belle que, pendant une seconde, j'ai eu peur de la réaction de Caroline quand

elle ouvrirait la porte et qu'elle nous découvrirait côte à côte, Claire si belle et moi si moche. J'ai appuyé sur la sonnette, Caroline a ouvert. J'ai bien vu qu'elle regardait Claire, mais elle n'a rien dit. Dedans, il faisait noir et la musique était à fond. Sur la piste, la sœur de Caroline et ses copines dansaient. Avec Claire, on a filé à l'opposé de la pièce se terrer au fond du canapé. C'est moi qui ai vu Baptiste en premier. Il avait une chemise blanche et ses yeux cherchaient Claire dans la pénombre. Du jour où Baptiste a rencontré Claire, son ciel s'est éclairé. Lui qui a grandi à Madagascar est persuadé que c'est le destin qui a poussé ses parents vers la France, où ils ne connaissaient personne, pour que lui et Claire puissent vivre ensemble pour le restant de leurs jours. Quand elle n'est pas là, il est toujours aussi gentil et attentionné, mais quelque chose s'éteint en lui qui ne se ranime qu'avec l'arrivée de Claire. Un jour, sur le balcon d'une fête où je l'avais retrouvé, un verre à la main, le nez dans les étoiles, il m'avait dit : « Je ne pensais pas qu'on pouvait être aussi heureux. » Aujourd'hui, je me demande ce qu'il pense.

Je n'ai pas vu Tom tout de suite parce que la grande sœur de Caroline lui avait mis le grappin dessus. Tom a fait mine de danser un peu avant de s'éloigner, elle l'a retenu par le bras mais il l'a plantée là avec un sourire faussement désolé.

« De toute façon, vous êtes scotchés ! » a lancé la sœur de Caroline en laissant Tom nous rejoindre. Depuis le collège, tout le monde le savait. On passait notre temps ensemble. Ça ne nous empêchait pas de voir d'autres gens, mais ces autres gens savaient que ce ne serait jamais pareil. « Vous ne vous êtes jamais disputés ? Comment vous faites ? Vous avez trop de chance », m'avait dit un jour Léa, la meilleure amie de Caroline. Une semaine sur deux, elles ne s'adressaient plus la parole. Nous, on nous appelait « les inséparables », avec un peu de jalousie. « Tu verras, plus tard, tout ça, ça passe », me répétait ma mère. Elle n'avait pas d'amies. Elle avait des connaissances, des relations de travail, des voisins et deux « copines de fac » qui l'appelaient, une fois par an « pour prendre des nouvelles ». Elles passaient une heure au téléphone à déverser leur amertume respective et raccrochaient en pensant certainement la même chose : « Mais qu'est-ce qu'elle est sinistre... »

Au moment de *Hey There Delilah*, Baptiste a invité Claire. Je les ai regardés rejoindre la piste. Baptiste l'a prise dans ses bras et elle a disparu là, au milieu de lui. Seules ses jambes fines dans son collant noir attestaient encore de sa présence. Avec Tom, on est restés plantés là, sans rien dire. Nous, on ne dansait jamais. J'avais décrété un jour que je trouvais ça ridicule et depuis, je ne pouvais pas revenir sur ma

déclaration. Pourtant, j'adorais danser toute seule chez moi. Quand ma mère n'était pas là, je mettais la musique à fond et je bondissais devant la glace de l'entrée.

« Tu viens ? » a dit Tom. On est sortis dans le jardin. Il y avait un portique pour enfants, je me suis assise sur la balançoire et Tom a saisi les cordes derrière moi : « Si tu veux que je te pousse, il faut répondre à mes questions. – Mmh... – Attention, ça commence : est-ce que Claire est amoureuse de Baptiste ? – Je crois... – Attention ! Il faut répondre par oui ou par non : est-ce que Claire et Baptiste sont faits l'un pour l'autre ? – Oui ! – Est-ce que tu veux partir à New York avec moi ? – Oui ! – Est-ce que tu m'aimes ? » On a entendu tous les deux la chaîne de la balançoire couiner dans la nuit. Je ne pouvais pas répondre à cette question. Tom le savait, c'est pour ça qu'il la posait. C'était une question maudite. Une question qu'il me posait de moins en moins, parce que je ne répondais jamais. J'étais persuadée que si je répondais, tout s'évanouirait. Si on se mettait à dire les mêmes mots que tout le monde, à faire les mêmes rêves que tout le monde, on finirait pareil, avec un pavillon comme mon père et une dépression comme ma mère. Parfois, je me disais qu'on pouvait se protéger de tout cela, que c'était trop injuste de se priver de ces mots que j'aurais tellement aimé lui dire. Parfois,

je regardais Baptiste et Claire et j'aurais voulu être comme eux, au début, quand on peut encore décider d'être qui on veut. Mais je ne voyais plus comment m'en sortir. Il était trop tard, le piège s'était refermé sur mon silence. « Quand les garçons ont ce qu'ils veulent, ils passent à autre chose », me répétait ma mère. Est-ce qu'elle disait ça parce qu'elle était jalouse ou est-ce qu'elle voulait vraiment m'aider ? Tu comprends, Tom ? J'avais peur de ne plus t'intéresser. J'avais peur de ne plus te plaire. J'avais peur que tout s'arrête, alors je ne bougeais pas d'un pouce.

Sous ses cheveux ébouriffés, on ne voit pas la cicatrice de Tom. Elle part du haut du front et lui barre le coin de l'œil gauche. Claire est notre Blanche-Neige. Tom est un corsaire de Sa Majesté. Un écorché qui se castagne dans les tavernes et se cogne contre la vie avant de balancer un grand sourire à l'horizon, perché sur la proue du bateau, un mousqueton rouillé pointé vers le ciel. Tom, t'es mon pirate, mon île au trésor, Tom, tu m'entends... L'autre, elle ne comprend rien. Elle ne saura jamais que tu étais tout en haut des espaliers, dans le gymnase, quand le prof de gym t'a vu sauter dans le vide, alors qu'on venait d'enlever les tapis. Il y avait du sang partout sur le carrelage. « Mais c'est pas possible, t'es bigleux, tu l'as fait exprès », s'est énervé le prof, terrifié, en se jetant à genoux à côté de toi. Tu regardais le plafond avec un œil ouvert, l'autre en bouillie. Le prof avait du sang sur les mains et sur son bas de survêtement. Les pompiers sont venus. Tu as attendu deux jours en observation à l'hôpital, douze points de suture

depuis le haut du front jusqu'au coin gauche de l'œil, que ta mère prenne le train pour venir te voir. Avec son boulot, c'était trop compliqué. Elle t'a téléphoné.

« *Si tienes un hondo penar, piensa en mí/Si tienes ganas de llorar, piensa en mí.* » On caille dans cette salle. Le chauffage ne marche pas. Emmitouffée dans un châte aztèque, l'assistante distribue des photocopiés avec les paroles de la chanson et des blancs à remplir. Elle met le volume à fond sur le lecteur CD. « On recommence, on n'a pas entendu le début. On l'écoute une fois en entier. » D'abord la guitare et puis la voix, qui chuchote, qui implore et qui roule les « r » : « *Piensa en mí cuando sufras/Cuando llores, también, piensa en mí.* » « *Pense à moi quand tu souffres, pense à moi quand tu pleures aussi.* » Putain mais je ne fais que ça, penser à toi, Claire. C'est pas de penser à toi qui va me faire arrêter de pleurer. « Personne n'est mort », dit ma mère, quand les larmes me montent aux yeux devant le papier peint à petits pois multicolores de la salle à manger qu'on a choisi ensemble. Elle est tellement contente de voir ça. « Je t'avais dit que les amis, ça n'avait qu'un temps », crie-t-elle dans mon dos quand

je tourne les talons. Claire, tu sais comment elle est. « Le grand amour de Louise, c'est Claire », répétait ma mère à qui voulait l'entendre.

« *Piensa en mí cuando sufras...* » Les lignes gondolent. Je lève les yeux au ciel pour ne pas pleurer, les vitres sont couvertes de buée, il fait gris derrière, je m'accroche aux fissures du plafond. L'assistante d'espagnol coupe le son. « *Entonces, es la canción de la película de Pedro Almodóvar que se llama : Tacones lejanos. Que significa "tacones lejanos"?* » Une femme en talons aiguilles. Achète de la poudre de riz. Dans le lit de son mari. Où elle fait pousser des radis. Quand j'étais petite, avec ma grand-mère, on passait les vacances à faire des châteaux de cartes, à regarder le feuilleton du mardi soir et à écrire des histoires sur des papiers pliés : l'une commence, l'autre continue, chacune son tour, on plie et on déplie à la fin. Ma grand-mère aimait le café et ressemblait tellement à la pub pour le café Grand'Mère avec ses cheveux blancs crantés que j'étais persuadée qu'ils s'étaient inspirés d'elle pour leur égérie et que j'avais toujours un peu l'impression, quand je tombais sur la pub à la télé, qu'elle me parlait rien qu'à moi. Le matin, pieds nus sur le carrelage, je venais la retrouver dans la cuisine. Elle prenait toujours son café debout, « comme à l'usine ». Elle est morte il y a deux ans et ça ne fait pas longtemps que j'aime le café. Je pense à elle

chaque fois que j'en bois. Je voudrais qu'on me la rende, seulement deux minutes, juste deux minutes pour lui tenir la main, lui dire que j'aime le café, deux minutes pour entendre sa voix que je ne retrouve plus. Si je l'entends juste une fois, rien qu'une fois, j'en suis sûre, je ne l'oublierai plus. « Comme à l'usine... » J'ai les paroles mais plus la musique.

« *Louise, estás soñando?* » Ouais, je rêve. Je rêve que ce n'est pas ma vie, je rêve que tout ça n'est qu'un rêve. « *Entonces, tacones lejanos significa « talons... lointains ».* *En francés, el título es : Talons aiguilles.* » Une aiguille pour Claire, une pour ma grand-mère, une pour Tom, une pour mon père... Je suis une poupée vaudoue, transpercée de partout.

« C'est à cause d'Ana, c'est ça hein ? Dis-le. » Je n'en reviens pas de l'entendre dire ce prénom, de l'entendre rouler sous sa langue, le prénom de « l'autre ». Il n'a pas envie que je lui explique quoi que ce soit, il n'attend pas vraiment de réponse. Il a juste envie de dire son prénom. Il a envie qu'on parle d'Ana. J'ai déjà vu Tom comme ça. C'était pour moi. Tom tombe amoureux comme on entre en guerre. Il est prêt à s'écorcher vif, à mordre la poussière, à sauter dans le vide sur commande. Pour Tom, l'amour a un goût de baston et de cuite. « Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, si elle te traite comme un toutou ? » Tom hausse les épaules. Je répète pour moi, de plus en plus vite : « Non, non, non... » J'ai les jambes molles, je pourrais me traîner aux pieds de Tom, là sur la dalle sale de Beaumont, pour que ça s'arrête. Je n'arrive pas à croire que ce soit ça. Juste ça : elle et lui. Lui avec elle. Eux, « Tom et Ana », comme disent les autres, qui se régalaient du dernier ragot du lycée.